L’arbre aux souhaits

J’ai passé des heures en pensant à ce que j’allais bien pouvoir donner comme excuse pour mon absence de six jours. D’un cote je n’avais pas envie de lui mentir, de l’autre, la vérité le blesserait, alors j’allais simplement oublier quelques passages gênant. Finalement, il eut l’air de le prendre assez bien : « haaaaa, je sais bien que tu sors d’une dure épreuve et que tu es assez déboussolée par cette perte, mais tu ne peux pas juste tout abandonner comme ça et partir on ne sait où ! Tu comprends ?! Et moi, qu’est-ce que je deviendrais sans toi ?». Je lui avais lancé un « je tacherai de m’en souvenir ! » avec le plus faux des sourires puis montais dans ma chambre. Je m’écroulais sur le lit et soufflais : « haaa il ne comprend rien de rien….toi tu m’aurais comprise, pas vrai Emma » dirigeant mon regard vers une photo sur ma table de chevet. Et j’entamais un long monologue : « ah non, ne me regardes pas comme ça, tu sais très bien que je n’aime pas ça, tu veux me faire culpabiliser et….bon d’accord j’ai gaffé mais que veux-tu j’ai cru que c’était le bon, qu’il serait différent des autres. Oui bon d’accord je ne choisis pas la meilleure catégorie de gars mais que veux-tu les beaux mecs sont tous déjà pris et puis…j’aime bien les voyous ! » Une petite pause s’écoula et je faisais les cent pas, de plus en plus énervée. « Tu te rends compte, il m’a fait miroiter qu’il n’avait d’yeux que pour moi et finalement je me suis rendue compte que c’était à mon portefeuille qu’il parlait ! Raaaa, ce type j’aurai du lui balancer mon poing dans la figure. » Un léger grognement sortit de ma bouche, les poings fermés le regard braqué sur le sol. Puis celui-ci atterri une nouvelle fois sur la photo, ce qui me calma un peu. « Hann oui je sais je suis naïve mais tu ne m’aides pas beaucoup non plus, je cherche de l’aide et je viens te voir en personne et toi tu ne dis rien ! {ha je délire, normal qu’elle ne me réponde pas. Une pierre tombale, cela ne parle pas !} Et puis mon patron va me tuer, j’ai été absente trop longtemps. Bah si ça se trouve il m’a déjà viré….c’est dommage, je ne verrai plus son si beau visage. Enfin, en même temps, il n’est vraiment pas cool avec moi, ni avec personne d’autres d’ailleurs mais qu’est-ce qu’il est beau. J’essayerai de trouver une excuse valable, à lui, je peux bien mentir. » Finalement le lendemain, j’allai au bureau, tailleur bien repassé, chemise immaculée, double expresso sans sucre dans une main et un chai tea latte classique de chez Starbucks dans l’autre. Je m’installais à mon bureau, préparais le planning du jour pour mon boss, pris le double expresso et toqua à la porte de mon patron. J’essayai d’ouvrir, la porte était fermée. Je reposais tout sur mon bureau et appelais l’accueil, « Bonjour Véronique, ça va ? Oui moi ça va merci, dis-moi, notre gentil boss adoré n’est toujours pas arrivé ? Sur un ton ironique. Comment ça, tu ne l’as pas vu depuis une semaine et c’est logique ? Sérieux ? Et on sait où il a été transféré ou bien il n’a rien dit à personne ? Ha d’accord, oui je connais, je connais même très bien, merci Véro, bise. Waaa monstrueux coup de bol, enfin pas pour lui, il est hospitalisé depuis le début de la semaine. Pensais-je. Je devrais peut être allé le voir, lui faire part de l’avancement du travail dans le dossier Miller’s industries, mais d’abord, travailler sur le dossier histoire de faire bonne figure. J’irai le voir demain. J’ouvrais le dossier Miller’s Ind et triais les nouvelles informations fraichement arrivées, déposées dans ma bannette à courrier. Mon dieu, autant ?! Bon, je retroussais mes manches et pensais : « c’est parti pour une belle journée de dur labeur ».  J’étais concentrée, à tel point que lorsque je levais les yeux de mes papiers, huit heures s’étaient déjà écoulées. J’avais loupé la pause déjeuner, et bien évidemment, à cette heure, la cafétéria était fermée. Et pour rajouter à mon malheur, voilà que mon estomac se réveille. Mais soudain, en regardant à l’horizon, sur ma demi bibliothèque près de la porte, un plateau repas et un tiquet de papier. J’allais vers le tiquet et lu : « je vois que tu es plongée dans tes dossiers, je savais que tu n’avais rien mangé alors je t’ai monté un plateau, bis Véro ». Ha que ferai-je sans toi ma Véro, pensais-je. J’engloutis d’une traite tout le repas, froid, et terminais par un petit café bien chaud. Ce qui est bien quand on est la secrétaire personnelle du PDG de la boite, c’est qu’on a une machine à café rien que pour soit, surtout pour lui, m’enfin j’en profite. Bref, trêve de rêveries. Je me remettais au travail. Minuit approchait à grand pas et les papiers sur l’industrie Miller’s n’en finissaient plus. Pourtant il fallait absolument que tous soient rangés et intégrés dans le dossier final avant demain. De plus il fallait que je sache tout sur le bout des doigts pour lui faire croire que j’étais là toute la semaine, surtout que c’est un dossier sensible pour lui. Il ne travail presque que sur celui-ci et c’est surement pour ça qu’il y a autant de nouvelles informations sur le sujet, il a dû faire les demandes.

Finalement à l’aube j’eus fini. J’allais voir mon boss dans à peu près quatre heures, soit à dix heures du matin. Faudrait-il prendre des fleurs ou ?...non j’avais une meilleure idée, mais avant il fallait que je rentre chez moi prendre une douche, changer de vêtements et peut-être m’étendre sur le sofa une vingtaine de minutes. A neuf heure pile, j’étais sortie de la maison, je me dirigeais vers le centre pour aller jusqu’à l’hôpital et pour prendre un petit quelque chose de spécial pour Mister Preston. Arrivée à l’hôpital, je demandais la chambre et m’y dirigeais. Je toquais et on me répondit : « entrez, c’est ouvert », d’une voix un peu grognonne. J’entrais et je le vis devant un plateau repas, non fini où tout était déjà froid, même le café, chose qui est bizarre puisqu’il adore le café. « Bonjour monsieur Preston, j’espère que je ne vous dérange pas, est ce que vous allez mieux ? ». « Non ça ne va pas du tout, vous savez où on est ? Dans un hôpital et vous connaissez la caractéristique première d’un hôpital ? La nourriture y est infecte ! ». Et je répondis «  et le café ? » du tac au tac il répondit « Dégueu, pire que tout ! ». Cela me fit sourire « alors j’ai un petit quelque chose pour vous qui va vous remonter le moral » et je sortis un double cafés expresso sans sucre avec supplément cannelle de chez Starbucks que je lui tendis. Sur le côté du mug en carton, son nom était écrit d’une jolie écriture, j’avais demandé à la serveuse de faire un effort sur la calligraphie. Ses yeux s’illuminèrent en le voyant, il le prit, le senti puis gouta. A peine ses lèvres furent trempées dedans qu’il rajouta « hum supplément cannelle, vous êtes une bonne fée pour moi » m’avait-il dit en me regardant avec des yeux tendres. Oh mon Dieu, je crois que je rougis, vite calmons-nous, calmons-nous, prenons le dossier, lisons quelques lignes pour nous remettre dans le mouvement, allure professionnelle et se retourner vers lui avec un sourire pro ! « Je sais que vous êtes convalescent et que cela doit beaucoup vous incommoder, surtout à cause du dossier Miller’s, alors je me suis permise de venir vous tenir au courant de la progression de l’affaire». Je lui tendis le dossier préparé avec soin qu’il prit et ouvrit sur un des côtés de la tablette en bois. Tout en m’écoutant, il continuait de scruter le dossier et de boire son café. Ma présentation faite, il me jaugea, ferma le dossier et me regarda fixement. « C’est du très bon boulot miss Kingsley, vous vous investissez toujours autant dans le travail et ça me plait. A ce propos, j’ai une proposition à vous faire. Comme vous l’avez si judicieusement remarqué tout à l’heure, d’ici je ne peux pas suivre l’avancement des dossiers, et je suis presque totalement guéri. Il me reste quelques points de suture sur une jambe que je dois enlever dans 10 jours. Je sais qu’avant vous étiez infirmière à domicile. L’hôpital, quant à lui, ne veut pas me laisser sortir d’ici puisque je n’ai pas de famille pour « veiller » sur moi, ni de personne responsable pour me prendre en charge, médicalement parlant, comme ils disent. Ce que j’attends de vous, c’est que vous soyez mon assistante « médicale » et assistante de bureau à domicile durant les dix jours qui arrivent. Attention, je ne vous demanderai pas de me laver ou quoi que ce soit d’autre, juste de rester avec moi, afin que nous puissions travailler ensemble sur les dossiers. Vous serez mes yeux et mes oreilles au bureau. Bien sûr pour tout cela, vous serez payée le double de votre salaire ce mois-ci. Seriez-vous d’accord ? » Mon visage parlait de lui-même, décomposé, livide, sans vie dans les yeux. Il m’appela une deuxième fois ce qui eut pour effet de me ramener à la réalité. « Êtes-vous D’accord? Miss Kingsley ? » « Oui oui bien sûr, très bien, parfait, faisons ça ! » Les mots m’étaient sortis de la bouche comme ça, sans laisser le temps à mon cerveau de reprendre son souffle. « Parfait ! Alors c’est parti, allons-y » avait-il ajouté avec un grand sourire. J’allais m’occuper de la paperasse, et effectivement mon ancien job d’infirmière m’offrait la possibilité de le faire sortir sans avoir à signer tous les documents que d’autres auraient à signer. Il avait bien prévu son coup celui-là ! Je le fis monter dans mon Audi et lui demandait l’adresse du lieu où nous devions nous rendre. « Mon appart, je vous donne l’adresse, utilisez le GPS ». Ahhh, monsieur « je-sais-tout » est revenu ! S’il ne me l’avait pas dit je crois que je n’aurai pas su, quel soulagement. « Vous pouvez l’inscrire s’il vous plait, je suis au volant » avais-je dis avec un gentil sourire. « Non, je suis fatigué faites-le vous-même ». Ahhh, mais monsieur « je-me-suis-cassé-les-doigts-dans-l’accident-de-moto », est venu avec lui ! Je m’arrêtais assez brutalement sur la chaussée, ce qui eut pour effet de lui faire écarquiller les yeux lorsqu’il me regarda. Tout en arborant un grand sourire, les dents serrées, je lui demandais l’adresse. « Vous ne récupérez pas des affaires pour vous changer avant ? » avait-il mit en avant. Je repris la route et me dirigeais vers ma maison. Je le laissais attendre dans la voiture et fit rapidement ma valise. Et en sortant de ma chambre j’aperçu Midzu, mon chat. Mon dieu que faire de lui, Oh et puis zut, je verrai si je peux le déposer chez mon amie Emma. Je le mis dans son sac de transport, pris ses croquettes et allais jusqu’à la voiture. Il regarda le chat et me dit « vous allez l’emmener ? » « Non je vais voir si je peux le déposer chez une amie, ce n’est pas très loin » lui avait-je répondu. Malheureusement mon amie n’était pas chez elle, et Véro était allergique aux chats, quant à Mélissa, elle était parti en Guadeloupe pour un mois. L’air dépité je regagnais la voiture, mis le chat derrière moi et pris mon téléphone. « Que faites-vous ? » avait-il demandé. « Je cherche le numéro du pensionnat pour chat, personne ne peut le garder alors il faut bien que je le laisse à quelqu’un » d’un air dépité. « Eh bien emmener le avec vous, je n’ai pas d’allergie mais je vous demanderai de le garder dans votre chambre ». J’ouvrais de grand yeux ronds en sa direction et après un court moment rajoutais : « C’est très gentil de votre part, merci ». Il me tendait un bout de papier : «Tenez, voici l’adresse » avait-il ajouté pour simple réponse. Je l’insérais dans le GPS et celui-ci nous guida jusqu’à une magnifique maison en haut d’un des monts de la ville qui permettait d’avoir l’une des plus belles vues que je n’aurais pu jamais imaginer. L’installation se déroula sans encombre, mon chat ne trouvait pas encore ses repères dans l’appart et j’avais tout le deuxième étage pour moi toute seule, ou pour ainsi dire sa chambre. Comme il ne pouvait monter les escaliers il restait dans la chambre d’ami du bas. Nous partagions le salon du rez-de-chaussée comme bureau et nous faisions aller les affaires avec une facilité déconcertante. Il fallait bien le reconnaitre, il était très doué dans ce qu’il faisait. J’avais aussi pour charge de faire le repas, et de lui descendre les affaires dont il avait besoin, de sa chambre. Il m’avait demandé de lui trouver une infirmière à domicile pour les bandages de sa jambe, ce que j’avais fait et j’avais pris le top du top, Laetitia une amie avec qui j’avais fait mes études de médecine. Elle était devenue, comme moi, infirmière à domicile mais elle, avait continué quand moi j’avais arrêté. Tous les jours vers neuf heures elle se déplaçait jusqu’ici pour lui faire son bandage, veiller à ce que son état ne s’aggrave pas, ou lui prescrire des anti-inflammatoire si la douleur revenait. Au bout du 5éme jour, elle vint me voir et me dis : «Dis-moi, tu le chouchouterais pas un peu médicalement ton boss ? » alors qu’il était juste derrière nous, ce qui eut pour effet de l’intriguer et il porta une attention toute nouvelle à notre discussion. «  Je ne vois pas de quoi tu parles Léti ». « Aller, pas à moi, je n’ai jamais vu un patient se remettre aussi bien d’une blessure pareille sans avoir besoin d’être à moitié drogué par les médocs. Qu’est-ce que tu lui mets dans son repas ?! » L’air sévère. « Un fortifiant…» avais-je répondu en baissant les yeux. Elle éclata de rire et me prit dans ses bras, et rajouta « alors comme ça tu n’as pas perdu ton âme d’infirmière, j’en suis heureuse. Hey chéri il faut vraiment que tu me donnes la recette de ton fortifiant, il fait vraiment des merveilles sur les patients. Allez Ciao, à demain» et elle s’en retourna à ses autres patients. J’étais si gênée, elle avait fait exprès de le dire bien fort afin qu’il l’entende et me voilà avec mon Boss en face de moi qui me toise d’un regard ironique. « Alors comme ça vous n’êtes pas que mon assistante et ma cuisinière, vous êtes aussi mon médecin ? J’en ai de la chance alors. En tous cas je vous remercie, c’est grâce à vous que je peux continuer de travailler. Je vous prendrais bien à plein temps finalement, d’ailleurs vous pouvez m’appeler Alan ». dit-il avec son sourire de macho. « Heu… je dois aller….faire quelque courses, et le courrier à...euh….je reviens ». J’étais parti comme une fusée. Finalement j’avais acheté des croquettes et de la pâtée pour mon chat, puis j’étais passé à la boite pour récupérer des dossiers et le courrier. Lorsque je fus rentrée, je trouvais mon chat pelotonné sur les genoux « d’Alan », qui ronronnait de toutes ses forces. Je m’approchai affolé « oh je m’excuse, il a dû sortir de ma chambre et… » Il m’arrêta « Laissez, ce n’est pas grave, il ne me dérange pas, et puis je l’aime bien ce chat ! ». « Ce qui m’étonne c’est qu’il n’aime personne à part moi et quelques amis d’enfance » avais-je souligné. «  Eh bien, je suis peut être un ami d’enfance pour lui. Bref, avez-vous les nouveaux dossiers ? » « Oui, ici tenez ». On travailla très tard ce soir-là, et lorsque nous sommes partis dormir, quelque chose tournait inlassablement dans mon esprit. Un sentiment très chaud et qui me faisait peur à la fois, et je ne sais pourquoi, mais je n’arrivais pas à mettre de nom dessus. Le matin du septième jour, Léti m’avait appelé et m’avait dit qu’elle ne pourrait pas assurer son rôle d’infirmière aujourd’hui et que malheureusement personne d’autre n’étais disponible, que je devais le faire à sa place, et elle me répéta « aller ne t’inquiètes pas, c’était ton travail avant et tu étais très douée, d’ailleurs j’ai laissé tout le matériel dans la chambre près de la commode, tu vas-y arriver ». J’expliquais l’affaire à mon boss qui n’apprécia guère l’idée mais fut contraint de me laisser faire. J’avais retroussé mes manches, attaché mes cheveux en une queue de cheval et mis des gants chirurgicaux. Tous le matériel était à portée de main et j’entamais d’enlever le bandage. J’arrivais sur une partie de chair à vif et en dessous plusieurs points de suture. Je tirais légèrement sur le tissu, un rictus de douleur se dessina sur son visage. Nos regards alors s’était croisés, et je retournais prestement à mon travail. J’y allais le plus doucement possible mais la chair s’était prise dans la gaze et se décollait en enlevant un mélange de sang et de crème réparatrice de tissus. Je nettoyais la plaie et passa délicatement le baume en une bonne couche et banda sa jambe. « Voilà j’ai fini Monsieur » « eh bien, vous êtes plus douce que votre collègue, elle doit avoir trop l’habitude ». J’avais souri à sa remarque, il est vrai qu’à force, on ne fait plus trop attention à la douleur du patient, on va vite sans être trop brutal et on fait notre job correctement. Durant les derniers jours de notre contrat, ce sentiment ne me lâchait plus. J’avais l’impression que mon Boss me regardait différemment, et qu’un courant électrique me traversait lorsque nos mains se frôlaient. Il était devenu plus gentil et agréable qu’avant et Midzu ne le lâchait plus. Lorsque que le contrat fut terminé, on lui enleva ses points de suture. Il pouvait enfin marcher, je fus un peu triste de devoir partir. Finalement je m’étais faite à cet appart, à cet homme, à cette vie, mais il fallait redescendre sur terre. C’est pourquoi je décidais de regagner ma maison à l’aube pour ne pas le voir, faire comme si tout ce séjour, cette ambiance et ce sentiment au fond de moi n’avait jamais existé. J’arrivais à la maison, mon père n’était pas là, une sorte de mélancolie s’empara de moi. Je prenais le cadre de ma sœur dans les mains et le descendis avec moi. Je m’installais dans la cuisine face au cadre, et je me préparais un bon café. « Ha Emma, je crois que je ne sais plus trop où j’en suis dans mes sentiments ! C’est pathétique. Je crois que je l’aime » Un bruit de porte qui grinçait arriva jusqu’à mon oreille « Midzu, Midzu vient la mon chat. » avais-je prononcé sans même me retourner. Mais Midzu arriva de l’autre côté. Je me retournai terrifiée et je vis sur le pas de la porte de la cuisine Alan. « Oh mon dieu, vous m’avez fait peur, qu’est-ce que vous faites là ! ». « Eh bien il se trouve que ma secrétaire m’a laissé tomber ce matin, alors je suis venu voir pourquoi. » Et sans même attendre ma réponse il rajouta « alors comme ça vous avez un faible pour moi, miss Kingsley ?! ». Il s’approcha doucement « Alors je vais t’avouer un secret, je t’aime depuis longtemps ». Mon cœur n’avait fait qu’un tour, j’étais pétrifié et il venait de me tutoyer en plus. « Depuis longtemps, mais cela ne fait que deux ans que nous travaillons ensemble » dis-je. « Peut-être, oui, mais tu me connais depuis plus longtemps et je peux te le prouver » Il m’emmena dans le jardin me montra un arbre. « Eh bien ? » continuais-je. « Je peux te dire que cet arbre c’est toi qui en a planté la graine» « oui et ? » « Et il a pris racine dans une boite en métal, dans laquelle tu avais mise avec ta sœur Emma, du terreau et de l’eau, ainsi que des photos » Là j’étais bouche bée, personne ne savait ça. « Et deux ans après l’arbre avait percé la boite et la terre et avait commencé à faire des fleurs, et Emma t’avait dit que c’était incroyable qu’il ait pu traverser la boite et que pour cela il n’était pas un arbre comme les autres. Elle avait rajouté que c’était un arbre magique et qu’il fallait lui donner nos souhaits pour qu’un jour il se réalise ». Et dans l’arbre il attrapa un petit sachet transparent. « regarde ». Il me tendait le sachet. Je l’ouvrais et lu le message que j’avais écrit lorsque j’étais petite « je souhaite rencontrer mon amoureux ». Puis il en tira un deuxième et me le tendis et je lu « je souhaite épouser Amélia plus tard ». C’était un message D’Alan McDilan, un ami d’enfance que j’aimais beaucoup. Je regardai mon boss droit dans les yeux et dit « Mais vous n’êtes pas Alan Mcdilan » « Si. Seulement quelques années plus tard, mon père nous a abandonné ma mère et moi et j’ai décidé de garder le nom de ma mère comme nom de famille plutôt que le sien ».

Sur ces mots, j’avais enfin compris qui j’avais en face de moi, et pourquoi Midzu l’aimait autant. Il m’expliqua plein d’autres choses sur sa vie et comment il en était arrivé là. Nous avons continué à nous voir pendant un long moment puis nous avons déménagé mes affaires de la maison de mon père et emménagé ensemble dans le sien.

The End

Autofiction by Sylvie Jullès

1LAP

Université Paris 8 St Denis Vincennes.